

La logique du non-consentement

Sa genèse, son affirmation sous l'Occupation

Anne Verdet

Le Lot a connu sous l'Occupation une activité résistante intense et endogène. Qu'est ce qui l'a rendue possible ? C'est la question qui a guidée Anne Verdet. Un « non-consentement » de fond y était indispensable.

Elle a cherché dans l'histoire et la géographie du département la genèse de cette attitude. La crise économique et démographique de la fin du XIXe, le relief qui isole et resserre les groupes, la foi républicaine ancrée par une forte scolarisation.

Son affirmation prudente, en rusant avec les réquisitions, résolue avec l'accueil des réfugiés, assumée, dans le soutien des réfractaires et des maquis, elle l'a trouvée dans la parole de ceux qui en furent les jeunes témoins ou les acteurs.

Quatrième de couverture

Parmi les attitudes sous l'Occupation, diverses, changeantes, une logique s'est dessinée dès le début : celle du non-consentement. La formule est de Pierre Laborie. Formule éloquente, disant ce qui ne savait pas forcément se dire. Magique, elle révèle toute l'étendue d'un implicite, et elle dit non, de toutes façons.

Le non-consentement évolua, sans linéarité obligée, mais dans le sens général d'un renforcement, d'une concrétisation. De la bravade des bals clandestins à l'hébergement des maquisards. Le non-consentement exista partout sous l'Occupation, mais il eut des affinités particulières avec certains territoires. Le Lot fut de ceux-là. Département rural profond, replié sur ses traditions, mais qui n'en pouvait plus de subir : la ruine économique due au phylloxéra, l'effondrement démographique et la guerre de 14 parachevant le tableau. Symboliques ou matériels, les gestes du non-consentement y étaient pour beaucoup une évidence. Le but de ce livre était d'en retrouver la trace, d'écouter leurs auteurs encore présents parmi nous.

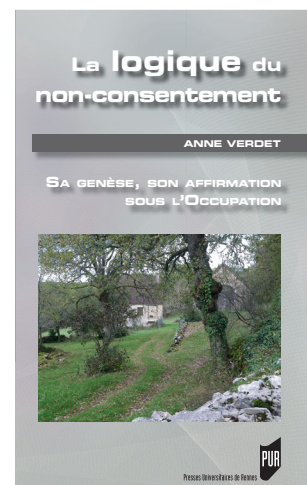
Forte de cette perspective, Anne Verdet, lotoise, a relu des paysages familiers, y découvrant, de fermes en bergeries, d'écoles en moulins, la trame du refus. Sociologue, elle a repéré, au fil des témoignages, les liens, les nœuds, de ce tissu conjonctif qui porta la Résistance, au mépris du risque :

« Ils nous défendaient, il fallait bien les aider un peu ! » « J'étais fier d'aider ces types qui avaient des mitraillettes pour nous défendre. » « Quand ceux du maquis venaient s'approvisionner je leur payais toujours le café : ils se faisaient tuer pour nous, alors ? Il fallait être logique. »

La logique du non-consentement, la logique d'une double vie :

« On avait deux vies, une qui avait l'air normale... mais la réelle, c'était l'autre. »

Anne Verdet est maître de conférences en sociologie à l'université d'Orléans. Elle travaille sur le monde rural, l'histoire et la sociologie de l'éducation, ou plus largement les modes de vie. Elle a déjà publié un livre sur un des villages évoqués ici.



978-27535-3435-3
237 pages

18 euros

pur-editions.fr

Mise en vente : 30/10/14

Contact presse

Caroline Le Gleut

02 99 14 14 25

caroline.legleut@univ-rennes.fr

INTRODUCTION... OU CHEMINEMENT

« Et on entendait les camions qui passaient, qui descendaient. On savait bien que c'était les nôtres et que c'était foutu. Et je pleurais! Et le glas qui sonnait : c'était Madame B. qui venait de mourir. Elle n'était pas bien vieille... Le glas à ce moment-là! »

Celui qui pleure n'a pas 18 ans. Il entend, de son village perché du causse, à l'écart des routes. Juin 1940, c'est le moment des foins; moisson, vendanges, labours d'automne vont s'enchaîner. La conscription ne se faisait jamais qu'en octobre ou novembre pour ne pas priver les paysans de bras et limiter les revendications d'une exception, la fameuse permission agricole. On compte ses forces. 14-18 les avaient décimées : 80 % des morts étaient de jeunes paysans. Le patriotisme est viscéral, mais cette victoire-là, on n'avait pas fini d'en payer le prix. Les comptes décomptent les prisonniers. Dans le village perché, ils sont quatre pour 140 habitants. Et un mort, à Dunkerque, où il y en avait eu aussi...

Un enjeu sensible

Ce village m'est familier. J'y ai travaillé pour une monographie diachronique, 1930-1970, centrée sur la pratique musicale et festive. On m'y avait abondamment parlé des bals clandestins, mais aussi, en insistant à peine, de la dureté des réquisitions, du départ pour le STO, et... du séjour prolongé d'un petit garçon. Un filigrane d'hostilité et de refus s'était révélé, un implicite social correspondant tout à fait au « non-consentement », tel que défini, cerné, par Pierre Laborie¹, cette « réactivité sociale » mue par le rejet de l'oppression.

La mettre en évidence répond à un enjeu ô combien sensible : « contester une vision de la Résistance comme l'engagement isolé d'une minorité d'exception, qui aurait sa propre histoire et se nourrirait d'elle-même », contribuer à établir une vision raisonnée de la période, à l'encontre des simplifications abusives, suspectes, envahissantes, médiatisées et... si facilement entérinées, affirmant un attentisme univoque généralisé.

Marginale, l'idée de résistance, ou portée par un tissu social qui a conditionné son développement? Cette vision des choses justifiait un retour sur mon terrain pour tenter de reconstituer le microcosme de ce village « non-consentant ». J'y découvris bien plus que je ne l'attendais de liens entre les personnes et de logiques sous-jacentes, ce qui me donna l'envie d'étendre la démarche à tout le département.

1. Pierre LABORIE, « La notion de Résistance à l'épreuve des faits : nécessités et limites d'une approche conceptuelle », p. 15-29, in Corentin SELLIN (dir.), *Résistances, insurrections, guérillas. Géopolitiques de Brest*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.